

PÉTRUS BOREL

La langue de vair

«La connaissance n'est qu'un renversement du langage.»

Octavio Paz

Personnage central du *Portrait de l'artiste jeune par lui-même*, de James Joyce, Stephen Dedalus est fasciné par les images qui surgissent à l'évocation de son nom de famille qu'il perçoit comme une prophétie. Cet amour pour la magie des noms propres se retrouve chez Pétrus Borel qui, dans *Madame Putiphar*, a inséré une véritable partition de noms irlandais : «Effectivement la langue irlandaise [...] est une langue superbe, elle a tout le génie d'une langue méridionale; ce n'est que dans l'espagnol qu'on peut trouver des mots aussi beaux, aussi sonores, aussi majestueux. Voyez seulement les noms propres, connaissez-vous rien de plus pompeux que ces mots de Barrymore ! Baltimore ! Connor ! Magher esta Phana ! Orrior ! Slego ! Mayo ! Costello ! Burrus ! Killala ! Ballinacur ! Kinal-Meaki ! Pobleobrien ! Offa ! Iffa ! Arra ! Ida ! Killefenora ! Inchiquin ! Rossennalis ! Banaghir ! Corcomroe ! Tunnichaly ! Clonbrassil !...»

L'auteur de *Finnegans Wake* élaborant ses architectures polyphoniques et le Lycanthrope, à l'«orthographe plus que pittoresque et profitant de toute occasion pour rappeler fastueusement l'étymologie» comme le remarquait Baudelaire, se rencontrent aux noces harmoniques du son et du sens.

Les trois textes qui suivent furent publiés, à notre connaissance pour la première fois, à l'exception du deuxième d'entre eux¹, dans le n° 8 de la *Revue du XIX^e siècle* du 1^{er} novembre 1866 sous le titre : *Œuvres posthumes de Pétrus Borel*; ils s'organisent et se répondent avec humour autour de la philologie et de la défense des sciences humaines.

Si Borel a pu connaître l'*Essai sur l'origine des langues* de J.-J. Rousseau, en revanche, il n'a pas eu la possibilité de consulter la traduction française de

l'Origine du langage de Jacob Grimm dont la publication date de 1859, année de la mort du poète à Mostaganem. Le Lycanthrope aurait souscrit à cette définition du langage lié à la liberté des hommes, donnée par le philologue allemand : «Le langage est humain : il doit à notre pleine liberté son origine et ses progrès; il est notre histoire, notre héritage.» Cette revendication est en accord avec les choix de Borel et avec l'émergence en son siècle d'un champ historique nouveau, le passage de la langue dans le camp du savoir.

Outre sa passion gourmande pour les énumérations de noms de peuplades disparues et la migration des mots, qui se donne libre cours dans *Rêveries ethnologiques*, sa dénonciation dans *Pierre Bayle* de l'écriture à vau-l'eau pratiquée par les journalistes, par les auteurs «portefaix», par les auteurs qui se vendent, Borel ne ménage pas ses critiques aux institutions et fustige dans *Philologie humoristique*, par le biais de Charles Perrault et du baron Walkenaër, l'Académie et l'Institut.

Au-delà de la contestation véhémement, et d'une réjouissante mauvaise foi, du barbarisme verre pour vair et des métamorphoses du mot sebbât, la babouche précieuse, qui se transforme, à l'instar de la citrouille de Cendrillon, en savate puis en sabot, c'est le rapport entre le mot et l'objet qui est en jeu. Parallèlement aux glissements de sens observés par Borel — et en se référant au *Cours de linguistique générale* de Saussure : «Un mot peut être échangé contre quelque chose de dissemblable : une idée; en outre, il peut être comparé avec quelque chose de même nature : un autre mot. Sa valeur n'est donc pas fixée tant qu'on se borne à constater qu'il peut être «échangé» contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification; il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables. Son contenu n'est vraiment déterminé que par le concours de ce qui existe en dehors de lui.» — il est significatif de suivre, à propos de la fameuse pantoufle, la dérive poétique d'André Breton dans *Équation de l'objet trouvé*². Le «cendrier Cendrillon» désiré par Breton devait être une petite pantoufle en verre gris «commandée» à Giacometti alors que la cuiller au petit soulier à talon, trouvée au marché aux Puces, est en bois. Par la poésie (le mot de poésie a été employé par un rédacteur de papyrus alchimique pour désigner l'opération de transmutation elle-même, signale Berthelot dans les *Origines de l'alchimie*), André Breton retrouve dans «la pauvre cuiller de bois» la transparence du verre. Comme au jeu de «l'un dans l'autre», la pantoufle de verre est dans la cuiller de bois. Du sabot à la babouche, il y a la légèreté du pas de «celle qui avance». La boucle est bouclée.

Jean-Michel Goutier

P.S. *Le Déjeuner en fourrure* de Meret Oppenheim est-il en vair ?

1. *Pierre Bayle* avait été déjà publié par *L'Artiste* le 10 août 1845 selon la chronologie établie par Jean-Luc Steinmetz dans *Pétrus Borel un auteur provisoire*, Presses Universitaires de Lille, 1986, livre qui ne signale pas les deux autres textes que nous publions.

2. Texte publié dans *Documents* 34 et repris dans *L'Amour fou*.

Philologie humoristique

I

La chose la plus merveilleuse des *Contes de ma Mère l'Oie*, c'est à coup sûr une certaine bêtise dans le goût académique et cacographique qui s'y reproduit fidèlement, *accurate*, d'édition en édition, tant il est vrai qu'il n'y a plus, dans notre société positive, que les bévues de nos savants qui puissent encore arriver à des proportions féeriques.

C'est un petit livre que les *Contes de ma Mère l'Oie*; un bien petit livre, un tout petit livre éclos tout exprès pour les poupons parmi les landes et les brumes des vieux temps, comme une fleur parmi les foins verts. C'est un bien petit livre, disons-nous, et pourtant ce *libellus* vulgairement connu aujourd'hui sous le nom de *Contes de fées*, par M. Ch. Perrault, de l'Académie, a vu s'amasser autour de lui et sur lui, petit livre, plus d'erreurs et de niaiseries de toutes sortes que les plus gros volumes. À la lueur rose pâle et naïve qu'il répand parmi nous, les *doctes* — portant leurs per-ruques au bout de leurs cannes en guise de houlettes — sont accourus bien des fois à pas lourds, à la queue leu leu, comme les bergers de Bethléem à la lueur de l'étoile divine, et ils ont versé bien des fois, en manière de culte et d'adoration, tous les plâtras de leur savoir dans l'humble crèche, toute l'encre de leur bouteille dans le berceau et dans la bouillie du pauvre innocent.

Les poupons lisent et écoutent avec confiance les *Contes de ma Mère l'Oie*, et ils croient à ma mère l'Oie et à toutes ses épopées,

— comme des poupons bien nés doivent croire aux croyances de leur mère. — Oh ! vous avez bien raison, mes doux anges, de placer toute votre foi dans les fées et dans les ogres ! Sornettes pour sornettes, vaut mieux encore les sornettes de l'esprit et de la candeur que celles de l'érudition.

Le bon Jean-Jacques, de Genève, s'est fâché quelque part — il était si honnête homme — mais fâché tout rouge, ainsi que plusieurs autres à sa suite, au nom de la philosophie et de la raison, ces deux colifichets de l'âge mûr, contre la littérature des nourrices, et contre l'usage où l'on est chez nous d'égarer les jeunes intelligences, pensait-il, par des récits et des êtres fabuleux, au lieu d'accommoder tout d'abord les marmots aux vérités acquises de l'histoire et de la science.

Bon et primitif Jean-Jacques, de Genève !...

Quant à nous, têtes frivoles et légères, qui soupçonnons fort la raison humaine d'être une chose assez sotte, très médiocrement récréative, nous ne voyons pas qu'il y aurait un grand dommage à la gâter un peu dans sa source. Une pincée de gingembre ne fait pas mal dans une sauce plate et sans bouquet.

Eh ! mon Dieu, savants hommes, vous nous avez déjà pris l'Olympe et la chevalerie, laissez-nous donc *Peau d'Âne* et *le Petit Poucet* ! Vous nous avez déjà fait le soleil fixe, c'est bien, passe pour le soleil fixe. Vive Copernic ! Ptolémée et Josué étaient deux polissons; mais, de grâce, ne fixez pas aussi comme un astre nos feux follets et nos vers luisants.

À vous les baudets, à vous les hippogriffes; à vous les fiacres, à vous les griffons. À vous le fait, à vous la fiction. À vous le faux, à vous le vrai. Mais prenez garde seulement, savants hommes, que le vrai ne soit qu'un mensonge un peu plus bête.

Savants hommes, croyez-nous, roman pour roman, notre *Marquis de Carabas* vaut bien votre M. de Remus ou de Romulus ! Doute pour doute, ténèbres pour ténèbres, nous, modestement, nous préférons toujours, au mythe un peu sec de Lycurgue, la douce fabulation du *Chat botté*. — Partageons : à nous, têtes légères et frivoles, *Riquet à la Houppe*; à vous, savants hommes, *Mérovée le Chevelu*.

Jamais, non, jamais, savants hommes, il ne pourra nous être démontré, à nous petites gens à l'esprit facile, qu'il est plus urgent et plus sage de juger par M. de Maupertuis que par Cendrillon. Nous avouerons même que nous aimerons mieux toujours un loup qui parle et qui dit à une jolie petite fille qui

apporte une galette et un petit pot de beurre : *Tirez la chevillette, la bobinette cherra*, à tous les atomes crochus d'Anaxagore, de Pythagore ou de Platon.

II

Nous avons dit, au commencement de la digression précédente, qu'une bêtise dans le goût académique, conservée soigneusement d'édition en édition, dans les *Contes de ma Mère l'Oie*, était certainement la circonstance la plus féerique et la plus impossible de ces contes, et nous avons dit une chose parfaitement exacte, comme on le verra.

On peut concevoir volontiers qu'un loup-garou fasse usage de la parole, cela s'est vu, et le loup bien appris du *Petit Chaperon rouge* n'est rien moins qu'un lycanthrope cherchant aventure, et négligeant les belles-lettres pour les belles petites filles et les grands chemins.

On conçoit qu'en tirant une *chevillette*, une *bobinette* puisse choir.

On conçoit qu'une fée métamorphose au besoin, du bout de sa baguette, une citrouille adroitement creusée et attelée de souris blanches, en un carrosse d'or traîné par des mules pommelées.

On conçoit de même parfaitement que trois aunes de boudin, descendues par la cheminée, viennent à souhait s'ajuster au bout d'un nez ridicule.

Tout cela est possible, tout cela est vraisemblable, tout cela appartient au domaine des fées et des miracles, tout cela est de fort bonne imagination. Rien de ces anamorphoses et de ces métamorphoses ne blesse un goût délicat, ne fait injure au bon sens, que nous vous prions, en passant, de ne pas confondre avec le sens commun, — ce mortier des grosses bâtisses.

Mais ce qui n'est admissible à aucun degré, mais ce qui révolterait même un esprit imbécile, mais ce qui étonne et scandalise les judicieux petits enfants et leur donne à penser avec cette finesse qui leur est naturelle, qu'il doit y avoir là-dessous quelque splendide bévue cachée en tapinois, c'est la pantoufle de Cendrillon, que les éditeurs, les cacographes, les académiciens et les ânes font de *verre* — vive Dieu ! — et depuis bientôt cent cinquante ans.

III

«Eh quoi ! maman, eh quoi ! ma bonne... s'écrient les petits enfants avec cette sûreté d'esprit qui les caractérise; comment, Cendrillon avait des pantoufles de verre ? En vrai verre ? comme les vitres de la fenêtre, comme les carreaux de la lanterne, comme un gobelet de table, comme une fiole de pharmacie ? Mais c'est stupide, ô maman ! Mais cela, ô ma bonne ! ne mérite aucune foi. D'ailleurs la marraine de Cendrillon était une fée trop ingénieuse, trop spirituelle, et d'une trop grande distinction en matière de convenance, pour avoir jamais imaginé de donner à sa filleule, comme complément d'une riche toilette de bal, une paire de babouches en verre; autant vaudrait dire qu'elle lui mit les pieds dans un compotier ou dans des bouteilles.

»Il est vrai, cela est vrai, maman, nous croyons fermement à la puissance des fées, mais nous croyons aussi à leur sagesse; et leur sagesse les aurait-elle abandonnées que leur puissance sans limites assurément ne saurait faire que du verre devînt jamais une matière à faire des chaussures. — Donner des souliers de verre à Cendrillon pour l'envoyer danser au bal, c'eût été vouloir lui mettre les pieds tout en hachis et tout en sang !... Sans parler du moindre désagrément de ces mules, qui, sur le parquet du salon, auraient fait un bruit de verres qui trinquent, ou de galoches dans un moulin.

»Non, maman, non; nous pouvons admettre qu'une fée sache faire des choses miraculeuses et délicates; mais accuser la marraine de Cendrillon d'avoir donné à sa filleule une paire de pantoufles de verre de fougère, ou de cristal coulé, c'est une pure injure, c'est une absurdité, c'est une sottise dérisoire.»

Eh ! mon Dieu, mes petits enfants, vous avez parfaitement raison de penser de telle sorte, et de vous récrier ainsi auprès de vos mamans. Il est bien de votre part de ne point souffrir qu'on attente à la fantaisie, cette partie volatile et suprême de la raison. Non, jamais Cendrillon n'a chaussé des pantoufles de verre; vous avez deviné juste, ô mes petits enfants !

Vous avez flairé là-dessous une bêtise, comme on flaire une violette sous sa feuille.

Une pantoufle de verre, ô mes enfants ! ce n'est ni plus ni moins qu'un barbarisme, un barbarisme introduit par la maladresse et l'ignorance des savants à la place d'une chose que maintenant sans doute vous ne soupçonnez guère.

Pauvre Cendrillon, en guise d'une pantoufle coquette, élégante et délicate, te mettre aux pieds un barbarisme !... le triste chausson !

Les bonnes du Moyen Âge d'Italie et de France, lorsqu'elles contaient à nos bons aïeux au berceau le charmant conte de Cendrillon ou de la Cenerentola, ne tombèrent pas dans une telle méprise. Ces méprises-là ont toujours été de tout temps l'apanage des corps éclairés. La pantoufle de verre de Cendrillon dut donc attendre, pour prendre existence, que Richelieu constituât royalement l'Académie. Que voulez-vous ? Les billevesées sont ainsi faites, elles aiment à naître sous les pas des académiciens royaux. — À chacun sa part, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. La sagacité, la perspicacité, le savoir aux bonnes et aux nourrices; l'obstruction aux doctes, la niaiserie aux corps savants.

Les bonnes disaient aux poupons comme quoi Cendrillon, en s'enfuyant du bal au moment où minuit commençait de sonner à l'horloge, avait perdu dans sa précipitation une pantoufle, une de ces belles pantoufles de vair dont la fée sa marraine l'avait magnifiquement chaussée, en la vêtant d'une façon magique pour la fête de la cour. Elles disaient — remarquez bien — une pantoufle de vair, *calceus varius* (*de pelle variegatâ*), et non pas *calceus vitreus*, une pantoufle de verre.

Le vair et le menu vair, comme chacun le sait, sont deux sortes de pelletteries, ou de tissus faits à leur imitation, qui furent longtemps fort à la mode chez nos pères, en France et dans toute l'Europe. On regarde encore de nos jours le menu vair comme une des peaux les plus riches; on le portait même beaucoup ces hivers, sous la forme de palatine ou de manchon, mais sous le nom plus moderne de petit-gris. — Le vair d'ailleurs s'est immobilisé dans la science et dans l'art héraldiques; il est devenu une des fourrures du blason. On le figure sur l'écu par des rangées de peaux de petit-gris, juxtaposées et superposées dans divers sens, ayant la forme de cloches de jardin, azur ou bleu sur champ ou fond d'argent.

Les petits poupons d'alors, qui écoutaient les bonnes du temps passé, savaient comme elles parfaitement ce que c'était que le vair, menu vair ou petit-gris. Ils en avaient souvent eux-mêmes à leurs jaquettes, à leurs chaperons; une doublure de menu vair naturel ou tissu ornait fréquemment leurs capettes. Ils ne se trompaient pas sur le sens de ce terme; et, certes, jamais la pensée

ne leur vint d'imaginer que Cendrillon dansait les pieds dans du verre. — Ce ne sont pas les bonnes ni les poupons des siècles de ténèbres qui se perdent dans les homonymies; encore une fois, c'est là le privilège des temps et des corps éclairés.

Quand les récits traditionnels des nourrices et des bonnes au Moyen Âge, amassés sous leur dictée, et réunis sous le titre de *Contes de ma Mère l'Oie*, eurent pris part aux faveurs nouvelles de l'imprimerie, Cendrillon ne perdit point pour cela sa pantoufle de vair. En ces temps-là, il n'y avait encore ni Richelieu ni Académie; il fallait, pour la transformation de vair en verre, métastase non moins drôlatique que la métamorphose de la perruque de Chapelain, il fallait que M. Charles Perrault, de l'Académie française, vînt mettre au jour une transcription, une leçon moderne de ces pauvres Contes de ma Mère l'Oie.

M. Charles Perrault était académicien, il travaillait au Dictionnaire; il ignorait par conséquent l'orthographe. Il ignorait ce que c'était que le vair : il écrivit verre pour vair, donnant ainsi à l'aimable Cendrillon des mules de cristal.

Nous avouerons toutefois, non pas que nous croyions devoir à la vérité de le dire, mais seulement parce que telle est notre fantaisie, que nous n'avons jamais eu entre les mains la première réimpression des *Contes de ma Mère l'Oie*, publiée en 1697, si notre mémoire est fidèle, par M. Charles Perrault, de l'Académie, sous son nom ou sous celui de son jeune fils, Perrault d'Armancourt. Il se pourrait donc, nous dira-t-on, que ce ne fût pas M. Perrault qui le premier introduisit la bévue en question et commit l'illustre *erratum*. Peu nous importe ! il nous charme de nous en prendre à lui, de le charger de la responsabilité de ce qui-proquo; et parvînt-on même un jour à nous montrer cette première édition du célèbre académicien, que nous ne reviendrions pas sur ce que nous avons dit, que nous ne persisterions pas moins à souder ce fleuron à sa couronne.

Cela, s'écriera-t-on, n'est pas juste. — Possible. — Mais, après tout, pourquoi serions-nous juste à cet égard ? — Le juste serait-il plus amusant que l'injuste ? — Nous ne le pensons pas. — D'ailleurs à quoi bon se gêner à propos d'un homme qui s'est si peu gêné lui-même pour orner sa renommée d'un petit livre qui ne lui appartient pas ? Ne serait-il pas quelque peu équitable, que, mort, il endossât les *errata* posthumes, puisque, vif, il a su si bien endosser de charmantes choses trouvées avant lui et sans lui ?

Nous ajouterons qu'il est toujours de bonne logique, ce nous

semble, de juger les semblables par les semblables. Nous n'avons pas vu, il est vrai, la première leçon des *Contes de ma Mère l'Oie* servie par M. Perrault, de l'Académie, qui, sans ce livret qui ne lui appartient pas, serait aujourd'hui bien profondément oublié dans sa tombe; mais nous avons là, sous les yeux, une édition de ces contes préparée pour l'impression par les soins de M. Jacob le Bibliophile, et de M. le baron Walkenaër, membre de l'Institut, où la pureté du texte n'a point été rétablie, où nous lisons *pantoufle de verre* dans trois différents passages. — Après cela, comment ne nous serait-il pas permis de croire qu'un membre de l'Institut actuel, un savant du XIX^e siècle à l'enseigne de Bibliophile, et un académicien de la vieille Académie, — c'est tout un, — et d'inférer de l'un ce qu'on peut inférer de l'autre ?

Ainsi qu'on le voit par ce qui précède, et de même qu'on pourra le voir encore par ce qui pourra suivre, nous avons donc raison de dire que ce petit livre, les *Contes de ma Mère l'Oie*, a vu s'amasser autour de lui et sur lui plus de bévues que les plus gros volumes, sans vouloir parler de beaucoup d'autres lectures fautives que nous ne relèverons pas; sans insister davantage sur l'ancienneté de ces récits naïfs, copiés, plagiés, modernisés par Perrault — son travail nous rappelle un peu celui de certains doctes de ce temps qui s'appliquent à mettre à de vieilles chroniques l'orthographe dite de Voltaire; — récits naïfs et contes que nous pouvons suivre du doigt, comme le cours d'un fleuve sur une carte, depuis leurs plus lointaines origines, *a cunabulis*; — sans démontrer plus longuement que M. le baron Walkenaër, de l'Institut, — grand faiseur de perquisitions scientifiques, — qui a publié un travail sur l'origine des contes de M. Charles Perrault, d'un bout à l'autre s'est complètement mépris.

M. Walkenaër, de l'Institut, écrit et affirme que les contes de fées ont pris naissance en Bretagne; qu'ils sont sortis du cerveau des scaldes gallois ou des bardes de l'Armorique. — Malheureusement M. le baron Walkenaër de l'Institut, en écrivant ceci, se trouvait totalement étranger à la question.

Nous connaissons, une à une, les sources de tous les *Contes de ma Mère l'Oie*, sauf celles du *Petit Poucet* et de *Riquet à la Houppe*, sources que nous indiquerions ici, si c'était ici la place d'une telle matière; et nous pouvons attester à M. le baron Walkenaër, de l'Institut, que de tous les contes de fées attribués vulgairement à M. Perrault, de l'Académie, pas un n'a pris naissance en Bretagne, excepté celui du roi Commore ou Barbe-Bleue, —

légende du VII^e siècle, lequel n'a jamais eu le moindre rapport à Gilles de Retz, soit dit en passant et pour la plus grande confusion d'une croyance moderne devenue vulgaire, grâce aux erreurs de nos érudits.

Si M. le baron Walkenaër, de l'Institut, eût eu l'inspiration meilleure de se tourner vers les littératures méridionales, il se fût épargné la mésaventure d'avoir doté la Bretagne de ce qui appartient à l'Inde, à la Grèce, à la France, à l'Italie; il se fût épargné la chose fâcheuse d'avoir dit une foule de vérités controuvées, et aujourd'hui il n'aurait pas l'ennui de se voir contrarié humblement, lui membre de l'Institut, par un homme qui n'est membre d'aucune section académique.

Mais terminons en témoignant cet espoir, que prochainement M. Jacob le Bibliophile fera disparaître les souliers de verre de Cendrillon dans une nouvelle et urgente édition *expurgata*; et que M. le baron Walkenaër, de l'Institut, s'il vit encore, voudra bien refaire son travail sur les *Contes de Fées*, après avoir étudié quelque peu le sujet.

P.-S. — Lorsqu'on est en si beau chemin, vous le savez, les choses ne s'arrêtent guère. La pantoufle de *vair* de Cendrillon, devenue de *verre* par la grâce de M. Charles Perrault et autres savants, a subi encore depuis de nouvelles transformations, et sous la plume d'un académicien plus moderne — défunt M. Etienne — finalement elle s'est métamorphosée en une pantoufle *verte*, comme on peut le voir à l'Opéra-Comique, ou dans la *Bibliothèque dramatique, répertoire universel du théâtre français*, par MM. Charles Nodier et Lepeintre, tome 2; *Cendrillon*, acte II, scène 12.

Du mot *vair*, un premier académicien a fait *verre*, du mot *verre*, un deuxième immortel a fait *verte* : attendons, soyons calmes, un troisième viendra qui trouvera bien le moyen de tripler ce double *erratum*.

Pierre Bayle

Avant la révocation de l'édit de Nantes, quelques persécutions avaient déjà été exercées contre plusieurs auteurs appartenant à la religion réformée. La suppression de l'Académie de Sedan eut pour effet, dès l'année 1681, d'éloigner de la France un prosateur si justement célèbre par l'étendue de son savoir et la hardiesse de ses opinions, Pierre Bayle, qui se vit forcé de se retirer à Rotterdam, où bientôt d'autres écrivains le suivirent.

Sur la terre étrangère, Pierre Bayle avait emporté, avec ses connaissances variées, avec sa vaste et fine érudition, l'instrument superbe de la langue française, alors dans toute sa splendeur et sa perfection; mais il ne tarda pas à déroger au beau style des chefs-d'œuvre de son temps, et il fut l'un des premiers qui introduisit dans ses écrits une diction nouvelle, c'est-à-dire inférieure et lâchée, qu'on appela *style réfugié*. On voulait désigner sans doute par ce terme le langage diffus des nombreuses productions que bâclaient à la course, vers la fin du grand règne et plus tard, les auteurs français retirés en Hollande. Toutefois, il serait injuste de ne pas attribuer ces altérations du beau style autant, et peut-être beaucoup plus, à la condition particulière, à la situation à jamais regrettable de l'illustre auteur du *Dictionnaire historique et critique*, qu'au défaut de son propre génie.

Songez un instant que cet esprit d'une si grande proportion, que cet homme d'un savoir si franc et si inépuisable, a toujours

erré hors de France, à la merci du besoin, loin des excellents écrivains du même siècle, qui eussent pu épurer son goût et le détourner de l'abandon et du manque de soins dont on retrouve bien des traces dans ses volumineux travaux, dans ses longues pages trop souvent inégales, mais toujours relevées, il est vrai, par des saillies ingénieuses, par des traits d'une heureuse pénétration.

Songons surtout à la sombre différence qui sépare la destinée de ces poètes si noblement protégés par Louis XIV, vivant au milieu des magnificences d'une cour, ne travaillant que pour le profit des lettres et le délassement des esprits les plus polis du monde, et le genre de vie de ces malheureux auteurs aux gages des libraires de la Hollande, se consommant à toute heure dans des journaux, dans des compilations de toute espèce, dans des extraits de voyage, dans des traductions... Condamnation bien cruelle et bien triste, vie lamentable et si contraire au génie français, qui ne sait véritablement fleurir que dans le loisir et la délicatesse.

Il faut voir dans les Mémoires de Bruys, cités par M. Arnould Frémy, dans son *Essai sur les variations du style* — essai certainement remarquable à plus d'un titre, auquel nous devons plusieurs de ces réflexions et de ces précieuses circonstances, comme nous nous faisons un plaisir de le reconnaître — il faut voir, répétons-nous, à quelle dure nécessité nos écrivains réfugiés dans les Pays-Bas se trouvaient réduits.

«En Hollande, dit Bruys, les auteurs sont esclaves-nés des libraires, qui ne cherchent qu'à acquérir des manuscrits à bon marché, sans s'informer s'ils sont bons ou mauvais.

»Ils ont profondément avili le plus distingué de tous les commerces, et, en vérité, l'art d'écrire n'est plus en ce pays-là qu'un métier, comme celui de cordonnier.

»L'usage ordinaire est d'imaginer un titre frappant, qui puisse procurer le prompt débit d'un ouvrage. Les libraires font ensuite travailler les plus faméliques écrivains dont les provinces fourmillent.

»De là sont nés tant de mauvais livres, où les besoins pressants de l'auteur sont gravés sur toutes les pages.

»De là tant de mauvaises compilations, dont les cabinets des curieux se remplissent.

»De là tant de romans insipides, et très souvent pernicieux, qui inondent les Provinces-Unies.»

Voilà les plaintes pleines de sagesse et de douleur que provoquait le déplorable spectacle littéraire qu'offrait alors la Hollande. Mais aujourd'hui, chose plus triste encore, le lieu de cette scène est bien changé. Il n'est plus besoin, pour verser des larmes de honte et de compassion, de porter ses regards sur la terre étrangère, sur quelques exilés éperdus aux bords de l'Euphrate, qui n'avaient pu suspendre leurs orgues aux saules désolés de la rive, s'asseoir et pleurer au souvenir de Sion. Hélas ! la Hollande, s'il nous est permis de parodier un vers célèbre, n'est plus en Hollande, elle est toute où nous sommes. Rien n'y manque, avidité du journal ou du libraire, dégradation de l'écrivain, suppression du style et de l'art, anéantissement du sentiment de la gloire et de l'honneur.

Comment lire, sans un profond chagrin et sans songer, malgré soi, aux faits à peu près semblables qui se renouvellent en ce moment autour de nous ; comment lire, sans une émotion pénible, les détails que Pierre Bayle a laissé échapper quelquefois sur la cruelle nécessité de sa vie ?

« Vous excuseriez mon silence, écrit-il le 7 juillet 1698, si vous saviez l'accablement de travail où je me trouve pour l'impression de mon *Dictionnaire historique et critique*. Le libraire veut l'achever, à quelque prix que ce soit, cette année ; de sorte qu'il faut que je lui fournisse incessamment nouvelle COPIE, que je corrige chaque jour des épreuves, où il y a cent fautes à raccommoder, etc. »

On voit par ceci que dès lors l'homme de lettres n'était plus guère qu'un écrivain, dans le sens matériel de ce mot ; que dès lors il n'écrivait plus, mais débitait et livrait de la copie. — Pascal, Fénelon, La Fontaine avaient *composé* des ouvrages, dont ils avaient vendu ou publié les *manuscrits* ; mais il ne s'agissait plus ni de l'une ni de l'autre de ces choses !... S'il était permis d'assigner un lieu et une date à ces altérations toutes morales de l'art et de l'honneur dans la littérature, nous donnerions donc la Hollande pour le berceau de ces dégradations, et nous dirions que ce fut là sans doute où, pour la première fois, la *calligraphie* vint se substituer à l'art d'écrire, c'est-à-dire de composer ; que la littérature ne fut plus qu'une marchandise, et les hommes lettrés les débitants.

Écrasé par le travail, souvent en proie aux maladies qui en sont la suite, Pierre Bayle conservait encore au milieu de ses angoisses une sorte de gaieté mêlée d'indifférence. Il aimait quelquefois à

parler et à se moquer un peu lui-même de ces *auteurs portefaix* — c'est là le nom qu'il donnait aux grands vomisseurs de prose, «*dont les écrits, disait-il, ne sont pas tant un travail de l'esprit qu'un travail du corps, et qui portent leur cervelle sur leurs épaules.*»

Bayle a avoué lui-même, au rapport de Voltaire, que s'il avait écrit pour lui, et non pour les libraires, il n'aurait pas composé plus d'un in-folio.

«*Ces nouvelles lettres, qui prirent naissance en Hollande, ces écrits payés à la tâche, comme les produits des manœuvres*» eurent pour résultat tout d'abord de détruire une des plus nobles qualités du style, la concision, que les efforts réunis de nos plus beaux génies avaient introduite avec tant de peine dans la langue.

*Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser.*

La Fontaine
Les Lapins, l.X, f.XV

Cette besogne à la toise eut, pour premier résultat, disons-nous, l'avachissement et le délabrement du style, la destruction même, peut-on avancer, de tout ce qui avait été fait pour la langue sous le grand roi, — sans parler de bien d'autres fâcheuses conséquences. — «*La diction de Bayle et celle des autres réfugiés, les Le Clerc, les Basnage, les Beausobre, est délayée et diffuse; leur phrase n'a plus la juste mesure. Le mouvement leur manque le plus souvent, car on ne peut guère écrire à la hâte sans perdre la vivacité des tours.*» (Même *Essai* cité plus haut).

Or, si le séjour des lettres dans un pays de marchandise, la situation détestable des écrivains réfugiés, la cupidité des libraires de la Hollande, ont eu, dans le siècle dernier, un si fâcheux effet sur la langue française et les mœurs de la littérature, nous gardant bien toutefois de nous y arrêter davantage, nous demanderons ce que pourront être l'influence et l'issue de cette autre immense fabrication de prose qui opère maintenant de tous les côtés, en haut et en bas de nos journaux ? Comment l'art de composer et d'écrire se trouvera-t-il de ces romans d'un arpent, faits, vendus, livrés et mangés à la course ? de ces livres de savoir et d'histoire

poussés dans une nuit comme des champignons ?... Oui ! comment l'art d'écrire et de composer se trouvera-t-il de cette immense et nouvelle invasion ?... Hélas ! si nous le demandons, ce n'est pas que nous soyons en peine de l'apprendre.

Rêveries ethnologiques

I

On essaye depuis quelque temps de porter le peigne dans la grande famille européenne, et de démêler, de trier, de carder, autant que faire se peut, cette vaste agglomération, cet immense fouillis de races et de hordes diverses, ce hochepot de la création, qui compose aujourd'hui la société moderne.

Il est, en effet, curieux d'aller chercher, par exemple, les Alains, ces hommes si forts et si beaux, au pied même du Caucase, pour les suivre dans leurs marches et leurs rétrocessions, dans leurs campements, leur séjour et leur infusion, jusqu'en Espagne.

Il est curieux, en effet, d'aller chercher dans l'Alpujara les restes des Maures, ou dans la vallée des Batuécas les purs descendants des Goths, et de remonter à la source de ces derniers débris de deux nations si inquiètes, si puissantes, dont l'une a fait sa traînée le long de l'Afrique arabe, depuis l'Asie; et l'autre, depuis le même continent, à travers les Germanies et les Gaules, jusqu'au même point : de façon à former entre elles deux lignes de rencontre ou d'intersection.

Il est curieux, en effet, de tracer l'itinéraire de ces troupeaux cimbriques, qui sont venus, après s'être poussés et repoussés, en quelque sorte, vague contre vague, stabuler — qu'on nous permette ce mot — en dernier lieu dans les Armoriques, où nous les retrouvons encore sous les noms de Kimres, de Gallois ou de Bretons.

Toutes ces investigations, ces perquisitions sont certainement d'un grand intérêt; toutes ces recherches sur la généalogie des espèces humaines qui habitent aujourd'hui notre patrie, nos forêts, nos vallées, nos plaines, nos montagnes, nos bourgs et nos villes, sont bien dignes d'occuper l'attention. Nous n'avons qu'un regret, l'obscurité, la difficulté, l'inextricabilité de la matière; car il nous semble qu'il ne serait pas sans quelque agrément, non seulement de remonter à ces origines, mais aussi, si la chose n'était pas impossible, de suivre en arrière les filiations individuelles, jusqu'à leur point de départ, de même que nous suivons les filiations des races, des peuples et des tribus. Au moyen de cette reconnaissance ethnique, bien des actions, bien des caractères, bien des allures s'expliqueraient; bien des contrastes, amenés par le développement ou la dégénérescence, entre les derniers et les premiers d'une lignée, pourraient tout au moins nous frapper et nous étonner, nous faire sourire et nous plaire.

Ce que nous rêvons là, n'est pas un rêve absurde, puisque cela existe parmi nous pour la race juive, préservée qu'elle a été de la diffusion générale, par son attachement à sa barbarie, ou à son culte, comme on voudra.

Nous disions tout à l'heure que cette science des lignages ou filiations individuelles ne serait pas sans quelque agrément, nous aurions pu dire même sans quelque avantage. Comme chaque race a ses instincts et ses penchants et ses besoins particuliers, certes, avec ce savoir généalogique, nous pourrions être beaucoup mieux sur nos gardes, lorsque nous entrerions en relations nouvelles avec telles ou telles gens. — De même que nous nous attendons à être volé par un Juif, chicané par un Normand, égorgé par un Qbauli ou Kabyle, mangé par un Papou, de même nous saurions à quoi nous en tenir en voyant entrer chez nous, ou dans nos affaires, un Samogitien, un Scythe, un Teuton, un Borusse, un Sarmate ou un Phénicien, un Tatare, un Scande, un Tricasse ou un Goth.

Qui nous dit que M. X. ne soit pas un Angle, M. Y. un Grec, M. Z. un Béotien, M. W. un descendant des compagnons d'Ulysse ? Mais passons à ces étranges contrastes, dont nous parlions plus haut, à ces rapprochements entre les premiers et les derniers d'une lignée, qui pourraient donner de si curieux démentis par la simple confrontation. — Cette marquise délicate et frêle, qui vient de se trouver mal sous son éventail et sur le bord de sa loge, à la vue de M. Bocage croisant son poignard de

carton, est peut-être une Borusse ou Prussienne ? Il y a sept ou huit cents ans, pas davantage, ses aïeules, dans la forêt Hercynie, ou dans les marais où depuis on a bâti Berlin, vivaient de viande crue et buvaient du sang de cheval. — Le poltron, à la mine bouleversée, que vous voyez là-bas trembler dans son pourpoint et demander grâce, eh bien, c'est peut-être un Eburon, un Tréviriens, un fils de ces Bructères farouches que Constantin faisait égorger et dévorer par les bêtes, c'est sans doute un fils de ces Salasses que César vendit à l'encan ?

Celui-ci, gallican forcené, est peut-être un bâtard du père Garasse, et cet autre, ce jeune anglomane si mal endimanché, qui se meurt d'amour pour la noble Angleterre, qui sait s'il n'est pas issu d'un fruit secret de la Pucelle ?

Voilà la comédie bizarre et divertissante que nous offrirait cette perpétuité de souvenir à l'égard des origines individuelles, et cela, pour certain, ne serait pas moins digne de considération que les travaux de nos historiens sur les migrations et les sources des peuples et des races.

II

Mais cette science ethnique une fois existante et commune, une autre étude seulement philologique, il est vrai, l'étude de la migration des mots, resterait encore à entreprendre, et celle-ci, qui entre plus particulièrement dans nos habitudes, mériterait également, à plus d'un titre, toute la peine qu'on pourrait se donner avec elle.

Tracer la marche géographique d'un substantif serait, à coup sûr, un travail fort ingénieux, et qui nous procurerait souvent bien des surprises. Les recherches philologiques viendraient d'ailleurs en aide aux recherches historiques; car le nom peut fréquemment éclairer sur la race d'un individu, comme d'une nation. N'est-ce pas au moyen du nom que nos savants, — mon Dieu ! les excellents hommes ! — ont vu que Venise fut une colonie kimre, venue de Vannes, en petite Bretagne, ainsi que Venette en Valois, et que les Morins, de l'embouchure de la Somme, furent les fondateurs de Morinval ?

N'est-ce pas au moyen du nom que nous avons appris de même que notre bon ami Hetzel, cet éditeur et cet écrivain si gracieux, ce cœur si doux, si pacifique — voilà une de ces antithèses

que nous cherchions tout à l'heure —, est un Hun, un Hun certainement d'origine; car Hetzel est le nom même d'Attila dans la langue même de ce fléau de Dieu, de ce farouche barbare, venu du pays des Kalmoucks, qui s'en allait traînant à sa suite un million de barbares comme lui. Et pour surcroît, afin de détruire sans doute ce premier contraste pour en produire un second plus énorme encore, Hetzel ou Etzel, c'est-à-dire Attila, ce nom d'un ogre féroce et terrible, signifie dans les langues asiatiques, tout bonnement, tout simplement, *perdreau*.

Ô vous qui trembliez rien qu'en prononçant le nom d'Attila, remettez-vous, de grâce, il n'y a véritablement pas de quoi, et traduisez désormais le farouche Attila par le farouche *perdreau*, à moins que vous ne préfériez la *perdrix* farouche.

Ce sont là de merveilleuses choses, eût dit M. Jourdain à son maître de philosophie.

III

Les pérégrinations du mot *sebbât*, sujet particulier de cette nouvelle et importante dissertation, mais qui nous a conduit, nous ne savons comment, à toutes les évagations qui précèdent, offre aussi pour sa part un exemple, et des plus curieux, parmi les substantifs voyageurs, parmi ces vocables qui émigrent et vont courir le monde, de société en société. — *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse*, dit un proverbe toujours faux, excepté en cette circonstance; car à rouler le monde, le mot *sebbât*, ainsi qu'on va le voir, a su gagner, au contraire, beaucoup de déshonneur.

Sebbât est un substantif purement arabe, qui se prononce à peu près comme nous l'indiquons. Sur sa terre natale il signifie une *papoudj* ou *baboudj*, ou babouche, espèce de pantoufle ordinairement d'un riche tissu, du plus délicat maroquin, brodée d'or, couverte de paillons, de passequilles, de cannetilles, quelquefois même ornée de pierreries, mais toujours sans talon ni quartier. — Notons bien en passant ce dernier détail quelque humble qu'il soit, nous en aurons sans doute besoin plus tard.

Sebbât passa d'Afrique en Espagne avec les Maures, à la suite des capitaines de Miramamolin Almançor, appelés par le traître comte Julien.

Il fallut donc, récapitulons, pour les destinées de ce mot, tant

les grands événements ne sont que les serviteurs des petites choses, que Mahomet vînt, que la croix fût terrassée par le croissant, que l'Ibérie cessât d'être chrétienne, que le dernier roi goth, le roi don Rodrigue, perdît la couronne, la vie, et le sort de son peuple, au bord du Guadalété. Ainsi, songez-y, ô grands penseurs de la terre, la venue d'un nouveau verbe, la chute d'une dynastie et d'un empire pour l'avènement d'un mot.

Nions donc, après cela, que les plus vastes entreprises, comme nous essayions de l'exprimer tantôt, que les plus énormes accidents soient le germe des plus minimes conséquences ? L'emblème de tous les travaux humains, c'est véritablement l'accouchement de la montagne. Des cris, des déchirements, des soubresauts, des clameurs, — puis du vent. Les Alpes se soulèvent, s'entrouvrent, s'écroulent, — une souris en sort. Comptez, pinte à pinte, toutes les mares de sang que César versa dans les Gaules, — et cela, pourquoi ? Pour apprendre à nos ancêtres à dire *panis*, au lieu de *bara*, ce que jamais, Dieu merci, ils ne firent, ou *si* ou *bene*, au lieu de *oil*, de *ia*, ou de *oc*, ce qu'ils ne firent pas davantage, — pour cette règle certaine et générale, bien que contraire à tout ce que les linguistes professent, que le vaincu n'adopte jamais la langue du vainqueur. Qu'est-ce qu'un vainqueur ? Celui qui a donné à l'autre plus de coups qu'il n'en a reçus ou du moins des coups mieux assénés. — Eh ! ne serait-ce pas, en effet, une étrange raison que d'abandonner sa langue maternelle, parce qu'on aurait été coupé en petits morceaux, ou moulu.

Les Espagnols n'adoptèrent donc pas plus l'arabe de Tarif-Abenziel, que les Celtes n'adoptèrent le *panis* et le *dominus* de César. Ils se contentèrent d'emprunter quelques termes à leurs nouveaux hôtes, comme cela est d'usage entre gens et entre langues qui vivent côte à côte; et, du mot *sebbât*, ils confectionnèrent le mot castillan *zapata*.

Seulement, comme le propre des voyages est de former l'esprit et le cœur, et non la chaussure, le *sebbât*, en se promenant sur les lèvres des Espagnols, ne gagna guère que du déshonneur. — *Zapata* ne signifia plus que soulier.

Ce substantif, ainsi dévisagé et dégradé, eut cependant cette dernière gloire, si c'en fut une, de deviner, sous le règne de Voltaire — *Voltaire regnante* — le nom célèbre d'un trop savant docteur, qui, le saint homme, pour s'être permis d'adresser quelques questions intempestives à la junte Valladolid, eut le plaisir un peu cuisant d'être rôti tout vif en place publique,

aux grands applaudissements de la très haute et très fidèle Inquisition.

De même qu'après avoir débarqué à Héraclée, *sebbât* franchit une à une toutes les *sierras* possibles pour s'installer en Espagne à la faveur d'une immense irruption, de même, une fois en Castille, il ne tarda pas à sauter à pieds joints par-dessus les Pyrénées; mais ayant voulu s'introduire en France au-delà de la Dordogne, il rencontra dans le pays de Tours, ou de Poitiers, un rude camarade, qui ne se laissait pas marcher sur le pied, comme le feu roi Rodrigue, et qui le battit sans quartier, taillant en pièces son maître Abd-el-Rahman. — Force fut donc à *sebbât* de s'en aller, non pas comme il était venu, et de repasser pour jamais les monts.

Quelques esprits ingénieux pensent, avec une certaine apparence de raison, que c'est depuis cette fameuse journée, où Charles Martel l'avait si bien éculée, que la *sebbât* orientale, cette divine babouche de soie et d'oripeau, est devenue pour l'Occident une savate, c'est-à-dire un vieux soulier.

Sebbât, sous sa forme arabe, fut donc repoussé avec perte, comme nous venons de le voir; mais il fut plus heureux sous sa nouvelle forme espagnole. Il traversa rapidement le Midi, pénétra dans Paris, gagna la Picardie, la Neustrie, et passa en Angleterre avec Guillaume. Inutile de dire que *zapata* s'était promptement francisé le long de son chemin. En Gascogne, son *p* s'était radouci et avait repris le *b* arabe, et, comme en ce pays celtibère le *b* et le *v* se confondent, *zapata* n'était pas arrivé à la Loire qu'il avait déjà changé son *p* en *b*, son *b* en *v*, et remplacé par un *e* muet son *a* final.

Observons ceci toutefois, que *sabate* ou *savate* n'eut point d'abord parmi nous le sens dépréciatif qu'on y attache aujourd'hui. Il signifiait simplement une chaussure ou soulier, comme dans la langue castillane. Une *sabate* ou *savate* n'exprimait rien d'ingénieux, et un *savatier* ou *sabatier* n'était point l'artisan utile et misérable qu'on désigne de nos jours par le nom de *savetier*. Ce ne fut donc que plus tard, et par allusion aux mules, babouches ou savates orientales, qui sont rases derrière, qu'on appelle de ce dernier nom les vieux souliers, avachis, éculés, dont la partie postérieure s'est abattue sous le pied. On dit encore maintenant, mettre ou porter des souliers en savate ou pantoufle, pour dire abattre et coucher le quartier de cuir de sa chaussure sous ses talons, comme il arrive qu'on fasse quelquefois, lorsqu'on a reçu au tendon d'Achille quelque blessure.

Mais la destinée la plus bizarre, sinon la plus injurieuse, qui attendit le noble terme *sebbât*, sa plus inexplicable transformation, est certainement la métamorphose qu'il dut subir dans nos campagnes. Avoir été le mot melliflu *sebbât*, si doux sur la lèvre de Fatmé ou d'Aïcha, — et devenir le mot *sabot* dans la bouche d'un rustre Picard ! Avoir désigné la mule délicate des houris, la riche pantoufle des Abencérages, et signifier aujourd'hui la grossière chaussure d'un bouvier ! Avoir été d'or, d'oripeau, d'émail, de soie, de pierreries, — et n'être plus qu'une espèce de fourreau de bois, taillé à coup de serpe dans le tronc d'un bouleau !... — Après cela, trouvons donc des larmes pour la chute des empires.

Il n'est certainement pas d'exemple de la migration des mots plus curieux et plus rare, que celui de *sebbât*, *zapata*, *sabate* ou *savate*, et *sabot*. — Et sabot, autre bizarrerie du sort, qui est celui de tous les dérivés qui s'éloigne le moins de sa racine *sebbât*, est justement celui qui diffère le plus de l'objet qu'elle représente, par le sens matériel, par la substance, la condition et la forme.

C'est affaire à l'étymologie, pour nous mener de surprise en surprise. — Honnête et naïf M. Jourdain, où êtes-vous ?

Résumons-nous. — La Révolution française a créé le mot *inconstitutionnellement*, et l'arien Mahomet a fondé l'hégire pour la dispersion et l'avilissement du mot *sebbât*, ce qui semblerait démontrer que les révolutions n'ont pas l'oreille très philharmonique, et que les conquérants et les prophètes, en bouleversant la terre, ne connaissent pas au juste le but de leur mission.

Les montagnes, croyez-nous, accoucheront éternellement d'une souris.

Les conquérants et les révolutions ne feront jamais que de la philologie.

La fin et le commencement de toute chose, — c'est la grammaire.

Pétrus Borel